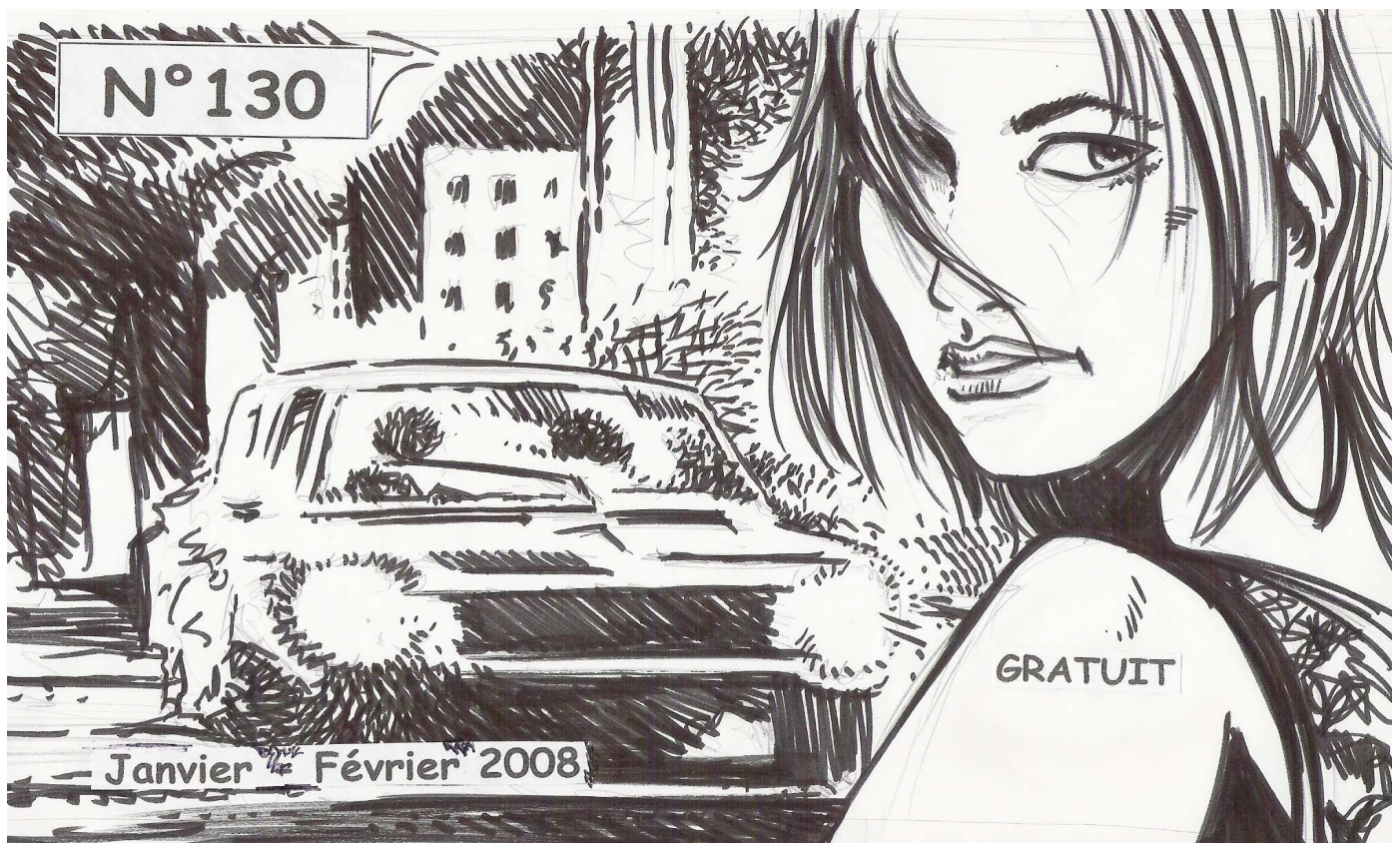


La TÊTE en NOIR



ISSN1142-9216

LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLÈDE UN AMERICAIN A PARIS

Jake Lamar est né à New York, dans le Bronx, un quartier jadis cossu, aujourd'hui devenu un ghetto noir. Diplômé en histoire et en littérature, Jake travaille à partir de 1983 pour le Time Magazine. 6 ans plus tard, il abandonne le journalisme au profit de la littérature. Un peu plus tard, en 1993 il débarque en France, à Paris, où il s'installe de façon définitive. Auteur de plusieurs romans publiés aux Etats-Unis dès 1996, il doit presque attendre dix ans avant d'être traduit pour la première fois avec *Nous avons un rêve* (2005). Cet ouvrage dont nous avons rendu compte en son temps (*Options* n° 508) est une satire politique sur l'intégration dans laquelle Melvin Hutchinson, un avocat noir, jadis défenseur des droits civiques, se trouve nommé ministre de la justice. Il reprend alors à son compte la politique sécuritaire des politiciens ultra-libéraux et n'entend pas s'arrêter là après s'être vu proposer le poste de vice-président des États-Unis devenu vacant. Ce roman éblouissant et ironique qui traite des relations interraciales a reçu en 2006 le Grand prix du roman noir du festival policier de Cognac. Dans son second opus, *Le Caméléon noir*, l'enquête menée par le protagoniste plongeait le lecteur dans le passé du mouvement Black Power mettant en évidence la dérive de certains militants extrémistes devenus depuis des supporters ultralibéraux du président Bush. Et voici qu'est récemment paru *Rendez-vous dans le 18e*, troisième traduction de Jake Lamar, son premier roman « français » puisqu'il se déroule à Paris où s'est installé depuis plusieurs années le pianiste noir Ricky Jenks. Celui-ci vit avec Fatima, une compagne qui lui refuse le mariage, estimant de son devoir d'épouser un musulman. Puis brusquement, c'est au tour de Cash, le cousin de Ricky, de quitter New York pour débarquer dans la capitale. Ricky n'aime guère son cousin qui lui a volé sa « fiancée » huit ans plus tôt, pour épouser finalement une autre femme la superbe Serena aujourd'hui portée disparue. Cash parti à sa recherche, demande à son cousin de l'aider. Et l'aventure commence,

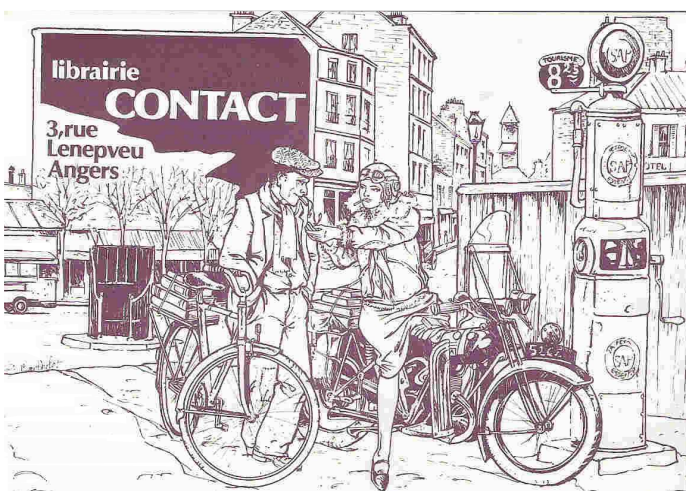
Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

LES ESPRITS S'ÉCHAPPENT DES CHAMBRES DE LA MORT

Pour son premier roman « **Chambre noire** » traduit chez **Rivages** (18 Euros), la suédoise **EVA-MARIE LIFFNER** a récolté « **the Swedish woman writer of detective novels** » ainsi que le prix « **Flint Axe** » pour son ancrage historique. Elle cumule, de plus, le **prix de littérature générale décerné au Salon de Göteborg** pour un premier roman. Fichtre ! Jetons un œil sur ce roman atypique. Une narratrice suédoise, photographe et lesbienne coincée qui parle au présent et dont on apprend très tard qu'elle s'appelle Johanna Hall, hérite de l'appartement d'un vieil oncle photographe et déniche une série de photographies datées de 1905 alors que l'oncle était l'apprenti d'Herbert Burrows travaillant alors pour la fameuse Société théosophique de Londres. La narratrice entreprend alors de faire le voyage à Londres et loue une chambre au 17 Landsdowne Road, lieu même où la société théosophique, créée par le médium Helena Blavatsky et ses sbires, Annie Besant et le révérend Charles Leadbeater, s'installa. Grâce à des logiciels de scanners pointus, Johanna va chercher des indices dans les photos anciennes, fouiller les greniers, s'imprégner des lieux devenus glauques, et chercher des pistes fragiles. Le temps a détruit les indices matériels. Mais il reste les photos : « Je me dis parfois qu'il continue à se passer des choses dans ces images –je ne parle pas de dégradation ni de l'inévitable décomposition chimique-, je crois que cette « image de la réalité » est un monde à part, avec sa temporalité propre. Les vieilles photographies recèlent souvent des secrets. Grâce à leur précision, elles racontent ou occultent des choses, dans la netteté ou dans la pénombre. Le bougé du photographe à l'époque demeure dans la photo

cent ans plus tard ; on peut dire aussi, d'un autre point de vue, que la scène que le photographe avait sous les yeux se déroule encore sous les yeux du spectateur. L'image est une narration sans fin. Je ressors parfois de vieux clichés que j'agrandis pour voir s'ils ont changé. ». Intercalant habilement le monologue de sa narratrice et le récit de l'apprentissage de l'oncle Jacob (au passé simple et à la troisième personne), LIFFNER établit des ponts ténus entre le passé et le présent. Résumer le livre aux lignes précédentes c'est le dénaturer tant la romancière-photographe erre dans son intrigue comme si elle était elle-même l'un de ces esprits évoqués par la Blavatsky. L'intrigue policière ne l'intéresse pas, seuls compte l'impression des décors sordides et poisseux dont elle prend soin de décrire minutieusement les strates. Saupoudrant ces descriptions « *photographiques* » pesantes, longues et désespérantes qui engluent réellement le roman (mais c'est fait exprès puisque le passé est dans la boue), il y a l'historique de cette société théosophique qui, voulant allier « *les chakras, l'homme visible et invisible* » se développa jusqu'à fonder un centre en Inde pour y dénicher Jiddu Krischamurti, l'incarnation vivante du Messie. Derrière tout cela, il y a aussi trois personnages : Helena Blavatsky, Annie Besant qui fut aussi l'une des pionnières du féminisme anglais et le très controversé révérend Leadbeater (1847-1934) qui fut accusé de pédophilie mais jamais traîné en justice. C'est d'ailleurs sur ce dernier que va se focaliser le terrible secret soulevé par Johanna Hall : il aurait mené des expériences hideuses avec des gamins abandonnés, expériences fixées sur pellicule par Herbert Burrows. Mais rien n'est vraiment dit et développé, tout est suggéré comme les personnages couleur sépia qui s'effacent de leurs photos, devenant fantômes à leur tour bien après la disparition de leur sujet mortel. Jetons-nous sur Internet pour mettre des visages sur ces noms (ils sont tous sur Wikipedia !) et rebâtissons notre livre à partir de ces pistes....



Le roman policier recèle ainsi parfois d'étranges productions qui cassent le genre et s'en vont divaguer dans des territoires inconnus. Après « **La Chambre Noire** » voici donc « **La Chambre d'Horus** » de **PAUL HALTER** (Le Masque, 6 Euros)), un autre réceptacle d'images qui

survivent à la mort. Le livre commence par l'histoire d'un pharaon, ex-juge, qui, sentant venir la fin, se désole de ne pas avoir résolu une énigme en « chambre close ». Puis nous voilà en 1817 lors de la découverte de son tombeau intact par un sieur Bellozi. Mystère : la momie n'est pas là ! Bellozi devient fou mais a le temps d'écrire son journal qui est retrouvé sur son cadavre caché dans une grotte en 1911. Grâce aux coordonnées, on retrouve le tombeau toujours intact mais cette fois-ci la momie est là ! Un récit en hiéroglyphes a été ajouté près du sarcophage entre temps. Voilà une intrigue « *poupées russes* » ou plutôt en ce qui nous concerne « *sarcophages* », les mystères s'emboîtant les uns dans les autres. Le récit en hiéroglyphes concerne le mystère en chambre close que n'avait pas résolu le pharaon Djaner ! « L'œil d'Horus », un bijou extrait du tombeau, est confié à Owen Burns l'enquêteur. Là-dessus, douze membres de l'équipe d'archéologues meurent les uns après les autres et PAUL HALTER ne reculant devant rien entame le récit à la première personne et en italiques du pharaon décédé partant enquêter sur son petit mystère au Royaume des Morts. A partir de cet instant, le récit du pharaon et celui de Achille Stock le comparse d'Owen Burns vont s'intercaler détaillant chacun leur mystère de chambre close car, à Londres en 1912, la momie semble faire des siennes dans la maison de M. Lomax qui est assassiné dans son bureau fermé ! Pendant ce temps là, le récit du pharaon s'emballa vers la vérité alors qu'il approche du grand jury des dieux qui va décider de son sort. Osiris va-t-il accepter ce mort qui n'en est pas réellement un ? Le périple du Pharaon sur sa barque, s'arrêtant pour interroger les ex-suspects noyés dans la foule d'âmes errantes le long des berges du fleuve noir est certainement la partie la plus originale de ce roman. Le jugement devant les dieux est aussi incroyable. Et quand, bouclant le livre, à l'occasion d'un rêve (lien établi grâce à « L'œil d'Horus »), le pharaon rencontre Owen Burn et discutent avec lui de leur mystère en chambre close respectif, on se dit que PAUL HALTER est vraiment un cas à part dans la littérature policière de notre pays. Même si les résolutions de ce type de mystère sont toujours un peu pesantes, il y a chez Halter un mélange de naïveté, de désuétude attendrissantes et aussi une formidable faculté d'imagination qu'on ne peut que saluer.

Michel AMELIN

LA CHRONIQUE DE CLAUDE

MESPLÈDE... (Suite de la page 1)

parsemée de cadavres, perturbant Ricky et ses projets de mariage. Jake Lamar a quitté les Etats-Unis pour vivre depuis quinze ans à Paris et même si son livre fait la part belle à l'humour, ne nous y trompons pas, il a bien d'autres choses à nous dire. Par exemple, pourquoi en plus des difficultés que connaît un couple mixte, tant de tabous lui sont-ils imposés ? Pourquoi les différences de confession empêcheraient-elles de s'aimer ? Pourquoi sommes-nous obligés d'en tenir compte ? Jake Lamar est certainement le romancier contemporain qui parle le mieux du racisme avec des propos dépouillés de tous les artifices médiatiques et de tous les stéréotypes. Sur le communautarisme par exemple, il écrit : « Cette obsession [...] qui provoque plus de catastrophes et de violence que n'importe quoi d'autre. Et ça ne se limite pas aux blancs et aux Noirs ». Et de citer l'exemple de l'ex-Yougoslavie où les populations se sont entre-égorgées ou le Rwanda : « Ils sont tous noirs, mais combien de centaines de milliers de personnes ont été massacrées ». Enfin Jake Lamar sait balayer avec talent le cliché de l'Américain à Paris pour nous surprendre grâce à une réflexion émouvante sur l'exil. (Rivages/Thriller, 321 pages, 20 euros)

Balistique du désir de **Max Obione**, recueil au titre singulier, vous propose vingt et une histoires d'une rare noirceur à commencer par *Le Petit légume* qui entame ce florilège de textes où sont expérimentées de nombreuses variations criminelles au cœur desquelles les enfants ont perdu toute naïveté. Comme l'écrit dans sa préface Marc Villard évoquant Maz Obione : « Je ne sais pas ce qu'il lui prend, il était peinard pourtant, avec ses romans noirs » et de conclure : « vous lisez ce livre à voix haute. Ça tient la route. La nouvelle est une vieille dame indigne : elle se donne à vous, mais ça se mérite. » Et ce recueil est excellent. (Krakoen « Court lettrage » 248 p., 13 €)

Claude MESPLÈDE

Phénomène

Le Bouquiniste

POLAR, SCIENCE-FICTION, BD
COMICS AMERICAINS - JEUX DE RÔLES
OCCASION / COLLECTOR

3, rue Montault - 49100 ANGERS

Tel : 02.41.39.74.85

CONNECTEZ-VOUS : www.phenomenej.fr

contact

librairie . papeterie

LIBRAIRIE PAPETERIE

papeterie
librairie

contact
3, rue Lenepveu - Angers - T. 02 41 24 15 00
blog : <http://librairie-contact.over-blog.com>

02 41 24 15 00

ALFRED EIBEL

A LU POUR VOUS

"Jazz et polar" de Bob GARCIA

Editions Laurent Debarre

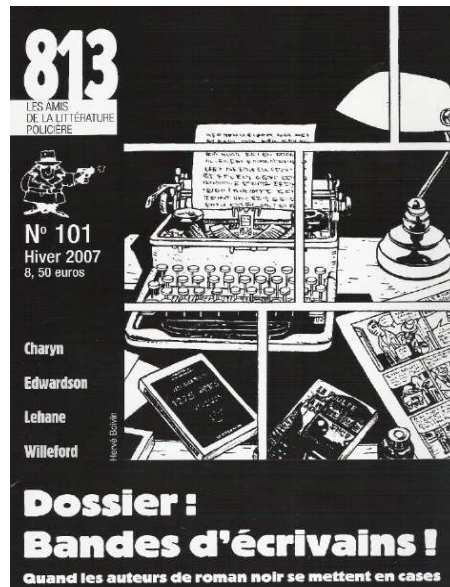
Bob Garcia a recensé plus de 400 polars où le jazz fait son entrée, où se produisent les solistes dans ces boîtes à jazz fréquentées par la mafia, prostituées, maquereaux, flics et piliers de bar. La nuit porte conseil, porte l'oseille au capo en goguette, au saxo enrôlé, au trompette sourde. Le polar met en évidence le côté sordide des institutions et des villes que le jazz fait oublier un instant par ses éblouissantes improvisations. Des écrivains aussi prestigieux que Chester Himes, Michael Connelly, Auguste Le Breton, Hugues Pagan, Manchette et Marc Villard ont su en parler avec talent, Julio Cortazar aussi. Plus sombre encore que les romans noirs, les autobiographies d'Art Pepper, Charlie Mingus, Billie Holiday et Anita O'Day. Cure psychanalytique, le jazz soulage, nettoie le cerveau, recharge les accus, sauve de la déprime. On trouve dans ce livre une formidable photo réunissant John Coltrane, Shadow Wilson, Theolonius Monk et Ahmed Abdul-Malik en 1957 à New York qui résume l'atmosphère particulière créée par des musiciens tels que Miles Davis, Eric Dolphy, Don Cherry, Chet Baker et quelques autres, pour la plus grande joie des romanciers qui savent le prix qu'il faut accorder aux rencontres imprévisibles de la nuit. (207 p. - 20 €)

Alfred Eibel

"DICTIONNAIRE DES LITTÉRATURES POLICIERES" (Vol 1 et 2) sous la direction de Claude MESPLEDE. Editions JOSEPH K. Depuis 4 ans, Notre ami Claude Mesplède et ses fidèles collaborateurs travaillaient d'arrache-pied à l'actualisation de leur monumentale encyclopédie mondiale du polar parue en 2003 et épuisée en quelques semaines. Cette nouvelle édition qui a été revue, mise à jour et augmentée de 500 nouvelles entrées, regroupe sous le même toit le roman policier classique et le roman noir, le suspense psychologique et l'espionnage, le thriller et le crime en chambre close. A noter l'apparition d'articles de fond très intéressants sur la bande dessinée et le film policier. Chaque auteur fait l'objet d'une notice détaillée avec biographie, bibliographie et résumé des principaux romans. Bibliothécaires, journalistes ou simples amateurs ne pourront plus se passer de cet ouvrage unique. 1088 et 1056 pages. Chaque volume : 50 euros.

REVUE DE PRESSE

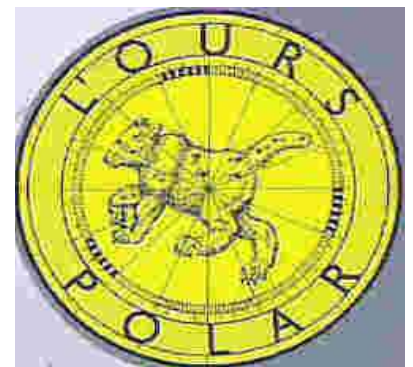
813, la revue des amis de la littérature policière, nous a livré son numéro de l'hiver 2007. Au sommaire de cette très belle et très professionnelle revue de l'association du même



nom on découvre une étude de Véronique Vray sur Jérôme Charyn, un dossier du spécialiste Frédéric Prilleux sur la BD et le polar, le portrait de Charles Willeford par Jean-Louis Touchant et deux interviews fort intéressantes

(Ake Edwardson et Dennis Lehane). Sans oublier le courrier des lecteurs, le rappel des titres parus entre mars et septembre 2007, les mots croisés de Thierry Crifo et le plein d'infos noires. 8.50 euros à **813 - 4, rue Chanzy - 75011 PARIS**. Mieux encore : Adhérez, car en plus de cette fabuleuse revue, vous voterez pour les Trophées 813, vous participerez à l'Assemblée Générale 813 et son célèbre buffet (où on note la plus forte concentration d'auteurs de polars au m2) et vous recevrez des cadeaux à la pelle.

L'OURS POLAR N° 44 nous livre ses habituels et très attendus portraits/interviews (J. Rubinfeld, I. Levison et O. Gallmeister), plein de nouvelles (P. Pommier, A. Lena, J. Benesh, A. Laroche & E. Rouzaut)) des chroniques (polars, ciné, BD/Mangas, TV/DVD, et même musique-et-polar) sans oublier le supplément consacré aux jeunes lecteurs (l'Ourson polar). **6 euros à l'Ours Polar - 1, place du Mercadiou - 33490 SAINT-MACAIRE**



Jean-Paul GUERY

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

« **Les bâtisseurs de l'Empire** » de Thomas Kelly - Rivages/Thriller (trad. P Bondil), 2007

« *Celui-là, disent-ils, défiera le temps* » Celui-là, c'est l'Empire State Building, le plus haut gratte-ciel du monde, dont la construction – « le Chantier avec un grand C » – commence en 1930. Un chantier où travaille Michael Briody « le roi du rivet », immigré irlandais, qui oscille entre l'idée de faire son trou en Amérique et celle de soutenir la cause républicaine, ce qu'il fait toujours la nuit, en convoyant des armes ou par d'autres missions. Un chantier prestige pour Jimmy Walker, le maire de New York, qui travaille à sa réélection et qui – même si ce n'est pas le genre à en croquer beaucoup – ne voudrait pas voir diverses casseroles faire l'actualité. Et pour ça il compte sur Jimmy Farrell, Farrell qui contrôle tout à New York, que personne ne veut se mettre à dos, Farrell qui s'est fait sa propre loi « Personne ne peut nous faire du mal dans cette ville ». Farrell qui entretient la grande machine corruptrice, qui entretient aussi Grace Masterson, artiste peintre qui, voulant peindre l'Empire State Building, va croiser Michael Briody...

De manière magistrale, Thomas Kelly croise dans son roman les grands thèmes du roman noir : politique corruption et... amour impossible. Plaçant originalement son histoire lors de la construction de l'Empire State Building (« qui est exemplaire au niveau de l'histoire des syndicats » comme il l'avait confié à son traducteur, Pierre Bondil, dans la revue 813) il passe au crible la fierté des hommes qui l'ont construit et décortique de manière admirable les liens entre la politique et la pègre en se plaçant à tous les niveaux. Après cette trilogie de bâtisseurs et de syndicalistes (si ce n'est déjà fait, lisez « Le ventre de New York » et « Rackets » chez le même éditeur) on se demande ou l'auteur nous emmènera la prochaine fois. (424p – 23 €)

« **Le tour maudit** » de Louise Welsh. Métallé Noir (trad. C. Schwaller), 2007

William Wilson, « télépathe et illusionniste » comme cela devrait être indiqué en haut de l'affiche, vivote en faisant des cachets miteux que lui propose son soi-disant impresario. C'est comme ça qu'il se retrouve un soir à faire la première partie (avant les strip-teaseuses) dans un club de Soho pour le départ en retraite d'un flic londonien. L'organisateur de la soirée, qui a remarqué que ses dons de



télépathes tenaient surtout aux portefeuilles dérobés à l'assistance avant le spectacle, lui demande « très fermement » de voler le portefeuille de l'invité d'honneur. Wilson s'en acquitte et s'envole le lendemain pour un bon plan à Berlin... malheureusement, les ennuis vont le rattraper... « *J'avais bouclé l'aventure du club de Soho dans un coffre Soigneusement fermé dans un coin de ma mémoire. Je visualisais ce coffre. C'était un vieux coffre de marin. Le bois sec était écaillé par le temps, bardé de fines bandes noires en acier. Un solide cadenas était accroché à son loquet métallique. Je l'ai déverrouillé pour ouvrir le couvercle et j'ai entrepris d'examiner ma situation.* » Ce deuxième roman traduit en France de l'auteur marque par la destinée de son personnage et la description de sa carrière. Avec une histoire racontée sur plusieurs périodes, Louise Welsh embarque son lecteur dans ce polar au faux rythme lancinant et à l'excellent final où le protagoniste principal se sert parfaitement de son métier pour s'en sortir. (Prix 18€ - 342 pages)

Christophe DUPUIS



la Sadel
Coopérative au
service des savoirs

www.sadel.fr

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Deux romans noirs sont sortis ces derniers jours et se situent, entièrement ou en partie, dans les années 30, prémises de la catastrophe que l'on sait.

Jerry Stahl retrace la carrière d'un des premières stars du cinéma dans « *Moi, Fatty* ». Roscoe Arbuckle, connu sous le nom de Fatty, est un gamin du Kansas obèse martyrisé par un père ivrogne. Dès qu'il peut, il s'enfuit avec une troupe de théâtre, se retrouve à Los Angeles, et, malgré le mépris des gens de scène pour le cinéma naissant, commence à tourner des bobines chez Mack Sennett. C'est le grand boom du démarrage d'Hollywood, ses amis s'appellent Keaton, Chaplin, Fairbanks ... Au moment où l'Amérique se rigidifie et vote la prohibition, ils mènent une vie de nababs et passent de fêtes en fêtes. Jusqu'au jour où Fatty se fait piéger et se retrouve entre les griffes d'un procureur ambitieux sous l'inculpation de viol et de meurtre. Il a beau être innocent, les ligues de vertu veulent du sang, les studios doivent se racheter une virginité, il plongera. Après la gloire et l'adulation, viennent l'enfer et la haine. Ce roman est en deux parties : La première est passionnante pour tout cinéophile, avec sa description du démarrage des grands studios, de la façon de travailler de légendes comme Buster Keaton, ou Charlie Chaplin. La deuxième partie concerne la mise à mort médiatique de Fatty, elle est bouleversante et atterrante. Bouleversante car le roman est véritablement habité par son sujet, et le lecteur ressent la détresse d'un homme qui s'est cru aimé par les gens, et voit à quelle vitesse ils peuvent le haïr. Atterrante dans sa description du poids d'une morale rigide, de la saloperie de média charognards prêt à tuer un homme pour vendre leur soupe, dans sa description du comportement de la foule, prête à lyncher celui qu'on désigne à sa vindicte. Difficile quand on lit cela de ne pas penser au retour des fondamentalistes, difficile de ne pas penser à nos media, difficile de croire que c'est un hasard si Jerry Stahl écrit ce roman aujourd'hui ... (I, Fatty, 2004), Rivages Thriller (2007).

Le second roman est français, il s'agit de **Soleil noir** de **Patrick Pécherot**. Aujourd'hui, quelque part dans une ville où la vie semble s'être arrêtée, quatre hommes préparent un casse : Félix, chômeur à la dérive, revenu dans la maison de son oncle récemment décédé ; Simon, l'organisateur, qui tente là son plus beau coup pour ne plus jamais retourner en cabane ; Zamponi, petit artisan en train de couler qui, dans sa rancœur et sa détresse se trompe d'ennemis ; Brandon, rappeur surdoué en informatique, perdu



dans un monde de slogans simplistes et de violence. Ils sont à deux doigts de dévaliser le convoyeur de fond qui passe tous les jours devant chez Félix quand une grève surprise fait tout tomber à l'eau. Pendant qu'ils se morfondent, Félix, en fouillant dans de vieux papiers redécouvre son oncle, et le sort peu enviable des immigrés polonais dans les années trente. Patrick Pécherot prend complètement le lecteur à contre-pied. On s'attend à une nouvelle histoire de casse classique, et on se retrouve avec un roman social. Tous les personnages sont saisis dans leur malheur, leurs défauts, mais surtout leur profonde humanité. Aucun n'est angélique, aucun n'est exonéré de ses fautes, tous sont compris. Derrière le quatuor, donnant son relief et sa couleur au roman, une magnifique galerie de second rôles : le vieux boxeur à moitié sonné, les patrons du restau ouvrier qui se met à renaître, les papis, miraculés, qui sortent de nouveau de leur mouvoir ... ou la jeune journaliste stagiaire, et le vieux copain un peu casse-bonbons mais tellement fidèle et tellement dévoué. Tous sont justes, tous sont beaux, tous sont émouvants. Et puis il y a la nostalgie, les sons, les odeurs de l'enfance qui reviennent. Plus loin encore dans le passé, une France qui traitait déjà ses immigrés comme du bétail, variable d'ajustement d'une économie qui prend les hommes quand elle en a besoin et les jette quand ils ont tout donné. Une France qui parlait des Polonais comme elle parle aujourd'hui des racailles de banlieues qu'il faut nettoyer au kärcher. Il y a tout cela dans ce superbe roman. (Série Noire, 2007).

Jean-Marc LAHERRÈRE

LES DECOUVERTES DE GERARD BOURGERIE

« **Dictionnaire du roman populaire francophone** » de Daniel Compère - Edition du Nouveau Monde - 2007. Sans doute avez-vous lu Simenon, Léo Malet ou Daniel Pennac. Mais connaissiez-vous Boisgobey, de Richter, ou Adolphe Belot? Sans doute avez-vous eu entre les mains des ouvrages de la Série noire, du Masque, mais connaissiez-vous "la bibliothèque précieuse", "le livre universel" ou les enquêtes du commissaire Normand? Aujourd'hui un ouvrage de synthèse vient de paraître; il est le seul capable de combler les lacunes des amateurs de romans policiers. Et pas seulement, parce que dans ce dictionnaire du roman populaire de 500 pages sont rassemblés des articles sur tous les romanciers de langue française de quelque importance pourvu qu'ils relèvent d'un genre dit populaire. C'est un genre difficile à définir, cependant on peut dire qu'il s'agit des publications destinées à un large public, généralement bon marché (format poche depuis cinquante ans environ). Ce sont des oeuvres peu ou pas reconnues par les instances académiques, quoique certains universitaires, dont l'auteur, professeur à la Sorbonne, ont fait de l'étude de ce genre leur spécialité. Le roman populaire est un secteur littéraire mal connu et délaissé par la critique. Ainsi le présent ouvrage vient à point pour satisfaire la curiosité de tous ceux qui veulent en savoir plus sur :

- les auteurs qui comptent des 19 et XXe siècles qu'ils aient écrit des romans policiers, romans d'aventures, de science-fiction, sentimentaux ...
- les personnages : par exemple Vidocq, Arsène Lupin, Lagardère etc.
- les collections plus ou moins célèbres (par exemple: Mystère, Angoisse) qui ont prospéré un temps et que l'on peut encore dénicher chez les bouquinistes (comme "**Phénomène J**" rue Montaud à Angers)
- la vie littéraire et le contexte des oeuvres, et son impact sur la culture des Français (par exemple: les journaux, fascicules, feuilletons qui ont proliféré au XIXe siècle).

A n'en pas douter, cet ouvrage à sa place à côté de l'incontournable "Dictionnaire des littératures policières de Mesplède, ouvrage qui vient d'être réédité augmenté de 500 notices.

« **Magie Noire** » de John CASE - Presses de la cité - 2006. Alex Callahan, grand reporter à la télévision, depuis peu séparé de sa femme Litz, profite d'une belle journée, ce 31 mai 2003, pour emmener ses fils jumeaux, Kevin et Sean, de six ans, à une fête médiévale. Les enfants sont ravis

et le père aussi jusqu'au moment où Kevin et Sean disparaissent. Les services de sécurité, puis la police, fouillent les lieux et toute la région. En vain. Que sont devenus les enfants ? Toutes les hypothèses sont plausibles, sauf que l'absence de demande de rançon rend l'inspecteur Schoffler, chargé de l'enquête, pessimiste. Après plusieurs semaines de vaines recherches, tout le monde croit les enfants morts, tout le monde, sauf le père. Alors commence une longue enquête du père fondée sur de minces indices (dont un témoignage sur un homme faisant des tours de magie) et sur l'analyse de cas d'enlèvements similaires : des jumeaux retrouvés coupés



en morceaux. Alex est amené à côtoyer, depuis Las Vegas à Los Angeles, en passant par la Nouvelle Orléans, le milieu des magiciens : illusionnistes de talent mais aussi adeptes de la magie noire et pratiquant le culte du vaudou. *Sur un sujet particulièrement sensible et éprouvant, John Case conçoit son roman comme une quête initiatique : la recherche de l'unité perdue, la fusion du bien et du mal, en l'occurrence le retour des deux jumeaux au sein de la famille déchirée. Le récit est conduit sans aucun temps mort jusqu'à la fin : une fin spectaculaire. Malgré l'abondance des événements et rebondissements parfaitement inscrits dans un contexte particulier celui de la magie, le lecteur reste passionné par l'histoire. Voici un thriller qu' on lit d'une traite avec un plaisir constant.*

Gérard BOURGERIE

LA TETE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY, Michel AMELIN, Claude MESPLEDE, Alfred EIBEL, Gérard BOURGERIE, Christophe DUPUIS, Jean-Marc LAHERRÈRE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT

Tirage : 1.000 ex.

N°130 - Janvier-Février 2008

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58